

9-360 ~~29~~
- Exposé de Hubert

(Un prêtre d'Annant
Daniel)

(Si le soleil pleure le 8^e)

SEMINAIRE 12,

du 9 MARS 1960

Une poème d'Arnaut Daniel.

Je vous ai apporté aujourd'hui ce qu'on peut considérer comme une curiosité, une amusette même; mais je crois que ces sortes de singularités sont précisément les choses que nous sommes peut-être nous seuls analystes en mesure de situer.

Ce qui va suivre, que je vous ai annoncé la dernière fois après les propos que M. K~~as~~mann a bien voulu nous apporter concernant l'article de Bernfeld et de ses antécédents, et qui nous annonce en somme que le problème est d'établir le lien entre sublimation et identification; avant donc de quitter la sublimation telle que je vous en ai fait le schéma autour de cette notion qui peut ~~×~~ rester encore énigmatique et voilée, pour les meilleures raisons, de la chose, je vous apporte quelque chose en quelque sorte en note, concernant cette chose, et concernant ce que je pourrais appeler en somme les paradoxes de la sublimation.

*sublimatif
sublime.*

La sublimation n'est pas en effet ce qu'un vain peuple pense, et vous allez le voir ne s'exerce pas toujours obligatoirement dans le sens du sublime. De même la notion du changement d'objet n'est pas quelque chose non plus que vous deviez considérer comme faisant disparaître, bien loin de là, l'objet sexuel en tant que tel, L'objet sexuel peut venir au jour accentué comme tel dans la sublimation.

Le jeu sexuel le plus cru peut être l'objet d'une poésie; cela n'en est pas moins là une visée sublimante qui sera mise en jeu. Enfin pour tout dire, je crois qu'il n'est pas inutile qu'après que

je vous ai parlé de l'amour courtois - je ne sais pas quelle suite vous aurez donné dans vos lectures à ce que je vous ai apporté dans ce sens - des psychanalystes n'ignorent pas des pièces du dossier de l'amour courtois, de la poésie des troubadours dont les spécialistes ne savent eux-mêmes littéralement que faire. Ils s'en sont embarrassés comme un poisson d'une pomme. Ce poème, il n'y en a pas deux comme cela dans l'histoire de la poésie courtoise, qui est un[], se trouve justement dans l'oeuvre d'un des plus subtils, d'un des plus raffinés de ces troubadours qui s'appelle Arnaut Daniel, et qui s'est distingué tout spécialement par des trouvailles formelles exceptionnellement riches, notamment sur la Sestina sur laquelle je ne peux pas m'étendre ici, mais dont il faut que vous sachiez au moins le nom.

Cet Arnaut Daniel a composé un poème sur le plus singulier qui se soit produit de ces relations de service, comme je vous l'ai dit la dernière fois que j'ai parlé de ce sujet, entre l'amoureux et la dame, et il a fait tout un poème qui se distingue par ce que les auteurs effarouchés appellent un poème débordant les limites mêmes de la pornographie, allant jusqu'à la scatologie, sur un cas qui semble s'être produit comme un problème dans cette casuistique particulière qui suppose des jugements rendus à l'occasion, cette casuistique morale courtoise.

Ce cas est celui-ci : une dame qu'on appelle dans le poème dame ou Donna Ena, donne à son chevalier l'ordre, et c'est un ordre qui est une épreuve à laquelle se mesurera la dignité de son amour, de sa fidélité, de son engagement; elle lui donne l'ordre

de se soumettre à cette épreuve qui consistera comme le texte le porte, à emboucher sa trompette. Emboucher sa trompette, vous allez le voir d'après le texte de cette singulière poésie, n'a pas du tout un sens ambigu.

Aussi bien pour ne point vous faire attendre plus longtemps, je vais vous lire - puisque je pense qu'aucun de vous ne peut entendre cette langue perdue qu'est la langue d'oc, qui a pourtant son style et son prix - ce poème en strophes de neuf vers à rime homogène, la rime changeant d'une strophe à l'autre.

" Puisque Seigneur Raymond (il s'agit, vous allez le voir, de ceux qui ont pris part à cette affaire, c'est-à-dire d'autres poètes qu'Arnaut Daniel - Seigneur Raymond, c'est Raymond de Durmont) défend Dame Ena et ses ordres ... Je serai d'abord vieux et blanchi avant de consentir à des requêtes pareilles, d'où il pourrait résulter un si grand inconvénient. Car pour emboucher cette trompette, il lui serait besoin d'un bec avec lequel il tirerait du tuyau les crins (?) et puis il pourrait bien sortir de là aveugle, car la fumée est forte qui se dégagerait de ses replis. "

Je pense que la nature de la trompette en question commence à se faire voir.

Il lui serait bien besoin d'avoir un bec, et que ce bec fût long et aigu - si nous évoquons là les récentes images, aussi très singulières, d'une exposition d'un peintre célèbre ... - car la trompette est rugueuse, laide (?) et poignante ... et le marécage est profond au dedans ... et il ne convient pas qu'il soit jamais

un favori celui qui met sa bouche au tuyau. Il y aura bien assez d'autres épreuves plus belles et qui vaudraient davantage. Et puis ^{si} Seigneur Bernard (Le Bernard ici dont il s'agit est l'amant) s'est soustrait à celle là, par le Christ il n'a pas un instant agi en lâche pour avoir été pris de peur et d'effroi. Car si le filet d'eau était devenu [...] il lui aurait complètement échaudé la joue. Et il ne convient pas qu'une femme [...] Barnard - Je ne suis point d'accord avec le propos de Durmont de Belfort pour dire que vous ayiez jamais eu tort en cela, car si vous aviez trompé [...] qui cherche à vous en dissuader. Louez à ce sujet Dieu qui vous en a fait réchapper. Oui, il est bien réchappé à un grand péril [...] eut été reproché ensuite à son fils et à tous ceux [...] mieux lui faudrait qu'il fut allé en [...] que de l'avoir corné dans l'entonnoir entre l'échine et le pénil par où se suivent les matières couleur de rouille. Il n'aurait jamais su dans [...] qu'elle lui compissât le museau et le sourcil.

Le poème se termine par un envoi de quatre vers : Dame que Bernard ne se dispose point du tout à corner de la trompette, (Corner, cornard et corne, on est là en pleine ambiguïté étant donné qu'il veut dire à la fois corne, clairon, et aussi tuyau) sans un grand doucir (?) (mot autochtone qui veut dire quelque chose comme outil) avec lequel il fermera le trou du pénil, et alors il pourra corner sans péril.

Ce document assez extraordinaire, qui nous ouvre une perspective singulière sur ce qu'on peut appeler la profonde ambiguïté

de l'imagination sublimante, tire son prix je vous prie de le remarquer de ceci : D'abord, c'est que nous n'avons pas conservé tous ces produits de la poésie des trouvères et des troubadours. Ce poème qui a évidemment son mérite littéraire que la traduction ne montre pas non seulement ne s'est pas perdu, mais encore alors que nous ne trouvons certains poèmes d'Arnaut Daniel que dans deux ou trois manuscrit, celui nous le trouvons dans 20 manuscrits.

Manifestement, ceux qui à l'époque ont recueilli et transmis ces poèmes, en disant qu'il y a toujours la part des circonstances historiques... D'autre part, ^{le}quel texte lui-même implique, nous avons d'ailleurs aussi d'autres textes, mais je vous en fais grâce, que deux autres trouvères Trumalec et Raymond de Durfort ont pris parti en sens contraire en ce débat douteux; que nous nous trouvons là devant quelque chose qui se présente comme une espèce de brusque retournement de ce qui dans le sens est voilé, et de quelque chose qui se présente à nous comme une sorte de rétorsion singulière, la femme idéalisée mettant soudain brutalement à la place de la chose construite, sagement élaborée à l'aide de signifiants raffinés - et Dieu qu'Arnaut Daniel a été loin dans le sens de la plus grande subtilité du pacte amoureux, allant jusqu'à pousser l'extrême du désir jusqu'au moment où il est offert lui-même en une sorte de sacrifice où il se retournedans une espèce d'abolition de lui-même - .. C'est le même qui se trouve avoir donné avec quelque reluctance un poème sur un sujet qui, pour qu'il lui consacre avec tant de soin son talent poétique, devait le toucher par quelque point.

Nous nous trouvons donc devant ceci : cette Dame, celle qui se trouve dans la position de l'autre et de l'objet, se trouve brutalement mettre dans sa crudité le vide d'une chose qui s'avère dans sa nudité être la chose, la sienne, celle qui se trouve au coeur d'elle-même dans son vide cruel. Cette chose certains d'entre vous on vu, on pressenti la fonction et la direction, la perspective dans cette relations à la sublimation, cette chose ici est en quelque sortedévoilée avec une puissance toute particulièrement insistante et cruelle.

Il est difficile tout de même de ne pas en voir leséchos, et qu'il ne s'agit pas là d'une singularité qui soit dans antécédents, quand nous lisons dans la Pastorale de Longus ce qui est l'origine de la flûte poétique. Pan, poursuivant la nymphe Syrinx qui se dérobo à lui, qui disparaît au milieu des roseaux, dans sa fureur fauche les roseaux. Et c'est de là, nous dit Longus que sort la flûte aux tuyaux inégaux symbolisant, ajoute le poète subtil, que Pan par là veut exprimer que son amour était sans égal. Que nous dit la légende et le mythe ? Que c'est effectivement Syrinx qui est transformée dans le tuyau de la flûte de Pan. Et le registre en quelque sorte de dérision où peut venir s'inscrire le singulier poème dont je vous ai fait ~~ici~~ ici la communication, est quelque chose qui se situe si l'on peut dire dans la même structure, dans le même rapport, dans le même schéma de ce vide central autour de quoi s'ordonne et s'articule ce en quoi, à travers quoi finalement

se sublime le désir.

Je ne serais pas complet si je n'ajoutais pas au dossier, à toutes fins utiles, et en quelque sorte pour situer en l'occasion la place que nous pouvons donner à ce singulier morceau littéraire qu'Arnaut Daniel à ceux-mêmes qui ne sont point spécialistes de la poésie des troubadours se trouve fiché quelque part, - c'est au chant XIV du purgatoire que Dante le situe dans la compagnie des sodomistes. Je n'ai pas pu pousser plus loin la genèse particulière du poème dont il s'agit. Je vais maintenant donner la parole à Mme Hubert, qui va vous parler d'un texte auquel la littérature analytique se réfère d'une façon extrêmement fréquente, c'est le texte de [Schperspelt] qui se rapporte apparemment au problème de l'origine du langage, mais qui touche à toutes sortes de problèmes voisins de ce que nous avons ici à articuler concernant la sublimation, notamment l'article de Jones sur la théorie du symbolisme, sur lequel j'ai fait moi-même un commentaire dont les échos m'apprennent qu'il n'est pas facilement accessible au lecteur. J'y ai fait allusion dans le petit article dans le numéro de la revue que j'ai consacré à la théorie du symbolisme de Jones. En effet Jones en fait état très expressément à propos d'une question qu'il pose : la question est la suivante : si dit-il la théorie de Schperspelt est vraie, c'est à savoir que c'est très directement comme un équivalent de l'acte sexuel que nous devons considérer certains travaux primordiaux, et notamment les travaux agricoles, les rapports de l'homme à la terre, pouvons nous dire que tel ou

{Schperspelt}?
{Specker}

tel des traits qui sont engendrés dont nous gardons la trace dans la signification de ce rapport primitif, peuvent être rapportés au processus de symbolisation ? Jones dit non. End'autres termes étant donné la conception qu'il se fait de la fonction du symbole (je n'insisterai pas plus ici car ce n'est pas notre objet), il considère que ça n'est pas d'une transposition en somme symbolique dont il s'agit en quoi que ce soit, ni qui puisse être mis au registre d'un effet de sublimation.

L'effet de sublimation là, est à prendre si l'on peut dire dans sa libéralité, dans son authenticité. La copulation du laboureur avec la terre est quelque chose que nous avons à considérer dans un strict [] de termes, non pas comme quelque chose que nous pouvons appeler une symbolisation, mais quelque chose qui est strictement l'équivalent d'une copulation symbolique. Si on lit le texte de Jones on lit cela, et cela vaut la peine qu'on s'y arrête. J'en ai tiré dans mon article quelques conséquences sur lesquelles je reviendrai, mais ^{pour} que ce texte prenne sa véritable valeur - il est dans ce premier numéro d'Imago qui est peut-être encore plus introuvable que les autres - Mme Hubert a bien voulu travailler dessus, et elle va aujourd'hui vous faire part de son contenu.

MME HUBERT - L'article s'appelle : De l'influence de facteurs sexuels sur l'origine et le développement du langage. Avant d'attaquer le problème de la genèse du langage, il faut définir la signification du terme langage. Il ne s'agit ici que de la genèse du langage articulé; on laissera entièrement de côté les

différentes sortes de langages.

Pour le psychologue linguiste, le concept du langage signifie que non seulement la production d'un son, mais la transmission d'un contenu psychique, d'un individu à un autre; en d'autres termes, il ne s'agit de langage que s'il s'agit d'une intention de communication. En conséquence, par exemple, un cri de douleur comme tel n'est pas une parole, mais peut le devenir s'il est articulé pour implorer du secours.

Notre problème est le suivant : quelles furent les conditions préalables qui ont fait naître chez un individu sans parole, mais doté d'un appareil vocal, l'intention de communiquer avec un autre ? Certainement en observant que les sons qu'il avait produits sans intention se montraient capables d'influencer l'action de cet autre individu. Avant que l'invention d'une communication, et en conséquence la parole, eut pu naître, les conditions préalables suivantes ont dû être réunies :

Un individu A décharge à plusieurs reprises ses affects par des sons. Un deuxième, B, réagit régulièrement à ces sons d'une manière visible pour A, et A reconnaît le rapport entre ses propres cris et les réactions de B. Seulement, après avoir passé par ces stades préliminaires, A peut avoir l'intention d'utiliser sa voix pour communiquer avec B, c'est-à-dire qu'il peut crier maintenant de façon intentionnelle s'il souhaite la réaction de B.

A partir de ce moment ce n'est pas seulement une voix que possède A, mais aussi le langage.

Les situations qui auraient pu mener à un développement tel

semblent limitées par les conditions suivantes : Premièrement, au moins deux individus participent à la situation; au moins un individu, A, est en état d'affect, ce qui le mène au cri. Troisièmement certaines forces doivent entrer en jeu pour obliger l'individu B à réagir de façon régulière; quatrièmement la réaction de B doit être souhaitable pour A, sinon A n'aurait aucun intérêt de provoquer la réaction de B par ses cris; cinquièmement la situation doit se produire souvent, et rester la même; sixièmement, la situation doit être simple.

Les deux dernières conditions sont la conséquence de l'intelligence inférieure de l'homme qui se distingue à peine de l'animal à ce stade du développement. Il a fallu qu'une situation simple se reproduise souvent pour permettre à A de concevoir le rapport causal entre son cri et la réaction.

En considérant les situations dans lesquelles on a considéré les origines de la parole, il est facile de voir que les conditions ne sont pas remplies. On imagine facilement la scène des deux chasseurs primitifs qui sont subitement attaqués par une bête féroce. L'un des deux A, cri, et s'aperçoit que le second peut prendre la fuite à ce cri. Dans une occasion ultérieure il crie volontairement pour attirer l'attention de son collègue sur ce danger. Il est en possession de ce cri d'alarme, donc d'un élément linguistique.

Les deux premières conditions sont remplies : la présence des deux individus, l'apparition d'un affect - en ce cas la peur - la troisième aussi, la régularité, paraît être exacte. Parce que même si le cri ne fait pas fuir B, il s'apercevra aussi de

l'adversaire et réagira apparemment au cri de A.

D'autre part il faut douter de la quatrième condition, la réaction de B devrait être souhaitable pour A. Il serait imprudent de projeter les sentiments altruistes de nos jours dans l'âme des primitifs. Le point cinq, fréquence de la situation, peut être admis, mais le dernier, la simplicité de la situation ne s'avère pas justifié. Autrement dit, à nos yeux la théorie du cri d'appel manque de toute probabilité.

L'attention principale de A est occupée par la situation du danger; il est peu probable qu'il reconnaisse un rapport causal entre le cri et la réaction, ~~fa~~ rapport vrai, ou causal.

En réalité il n'existe que deux situations qui remplissent entièrement les conditions requises : la première est celle du nourrisson affamé : il cri sans intention, et reçoit la nourriture de sa mère; ensuite il reconnaît le rapport causal et apprend à appeler sa mère. La deuxième est le rapport sexuel où l'excitation du male se décharge par des sons auxquels la femelle réagit par son rapprochement.

En conséquence la naissance de la parole se réduirait à l'une de ces situations, ou à toutes deux. Il est certain que le rapport de l'enfant à sa mère explique l'origine du langage individuel; néanmoins il faut refuser dans mon opinion que le langage humain puise là ses origines. A part les premiers sons réflexes l'enfant ne crée pas son langage, il le reçoit des adultes. Il semble que tous les indices désignent la sexualité comme la racine la plus importante du langage.

Nous avons essayé de situer le moment où le développement de la parole humaine a pris son départ. Nous nous demandons maintenant est-ce qu'il existe des chemins à partir de ce point qui mènent à des dates de la vie linguistique que nous connaissons par notre propre expérience. En d'autres termes, comment expliquer que le langage cherche à désigner des choses qui n'ont aucun rapport ou un rapport très éloigné avec la sexualité ?

Je crois que mon hypothèse, c'est-à-dire l'origine du langage à partir de corps sexuels, ^{rendra} compréhensible l'effort de l'étendre à des activités plus nombreuses et toujours nouvelles. Jusqu'à maintenant nous n'avons encore vraiment abordé la question de l'origine du langage, nous n'avons fait que cerner la signification de la question. La plupart des auteurs se sont surtout intéressés au problème suivant : comment se fait-il que les hommes cherchaient à faire un groupe de sons de la représentation précise ? En d'autres termes, comment ont-ils créé un vocabulaire ?

Dans la littérature scientifique, ces deux questions n'ont pas été séparées d'une façon suffisamment précise. Mon hypothèse que l'excitation sexuelle est probablement la source capitale des premières manifestations de la parole, pourrait peut-être nous montrer le chemin de la compréhension du problème du vocabulaire. D'ailleurs les scientifiques admettent qu'à chaque niveau culturel d'un groupe correspond un corrélatif exact dans sa langue. C'est-à-dire que le développement linguistique suit pas à pas le développement culturel. Ceci s'applique aussi aux origines du langage.

Ainsi il est clair qu'un développement du cri de séduction n'était pas possible avant la formation de la famille. Seul le fait de vivre avec d'autres individus pouvait créer ces moyens de communication. Pour les mêmes raisons il faut admettre que le progrès culturel de l'invention des outils, qui représente vraiment la séparation radicale de l'homme et de l'animal, a influencé le développement du langage de façon décisive.

Je vais essayer de démontrer la probabilité que les activités ~~sexuelles~~ exécutées avec l'aide d'outils étaient accompagnées de manifestations ressemblant à des appels de séduction parce qu'elles étaient investies sexuellement. Investissement sexuel signifie ici que l'activité phantasmatique de l'homme primitif présentait une certaine analogie avec les organes sexuels humains, qu'on voyait dans le travail avec les outils, l'image de l'acte sexuel. A cette occasion apparaissaient des affects semblables à l'acte sexuel qui créent des tensions.

Cette tension demandait une décharge semblable à la tension sexuelle, et conduisait de même à l'émission de sons. Il n'est pas possible de fournir des preuves avec la même certitude pour toutes les espèces de travail. Quelquefois on est obligé de se contenter d'une certaine probabilité.

Je commence avec un groupe d'activités qui me semblent principales pour prouver mon hypothèse: Les travaux agricoles. On trouve dans l'imagination des peuples agricoles un parallélisme étroit entre la production des plantes par la terre et la procréation, la naissance et la croissance de l'homme. Le langage ~~le-témoignage~~

le témoigne par une infinité d'images et d'expressions qui sont communes aux deux domaines. La procréation de l'homme est réalisée par la semence qui dépose le germe de la vie dans le sein de la mère. Les enfants sont les rejetons de l'homme. D'autre part, nous parlons des entrailles de la terre.

Ce qui importe ici, c'est le fait que la représentation primitive identifie la charrue avec le phallus, la terre avec la femme qui conçoit, et qu'elle perçoit l'activité de la charrue comme un acte sexuel. On peut citer ici toutes les coutumes superstitieuses où la charrue joue le rôle de symbole de fertilité. Chez Eschyle se trouve un passage où le pûché d'Edipe consiste en ceci qu'il aurait ensemencé le champ, qui aurait dû lui être sacré, de la mère. De même dans un livre on voit un objet qui représente à la fois une charrue et un phallus qui se trouve dans la décoration d'un vase grec., ce qui prouve qu'il ne s'agit pas seulement d'un vase symbolique, mais d'une représentation assez réelle.

Une symbolique semblable existe aussi chez des peuples ne connaissant pas la charrue, qui fouillent la terre avec une sorte de bâton pour chercher des racines.

Le même investissement sexuel existe aussi pour les deux méthodes principales pour travailler grain. Icile mortier est le représentant d'un sexe féminin, tandis que le pilon représente le pénis. En anglais, to meel, to , signifie à la fois cofre et moudre. Le mot latin, pilon, apparaît en bas allemand, en danois. (mots allemands).

L'activité qui consiste à couper avec les outils émoussés

semble investie de tendances sexuelles d'une façon analogue. Nous trouvons avec une grande fréquence la double signification de mal couper avec un outil émoussé et coïre. Par exemple en syrien, en souabe, couper maladroitement. En allemand, Vikel, coïre. En bavarois, Vekal, couper avec un couteau mal éguisé. En Allemand Vekel, coïre, ou alsacien Vegel. En alsacien Kise, veut dire coïre et un couteau émoussé. En Souabe, fich, couper avec un couteau émoussé et en même temps coïre , etc.

La symbolique est facilement compréhensible. L'outil coupant est le membre viril, l'objet façonné, le creux obtenu par cette activité représente le sexe féminin.

Une analogie encore plus frappante touche à l'activité de forer. Un très bel exemple est donné par un mode particulier de faire du feu. Il s'agit de deux morceaux de bois dont l'un sert à percer l'autre avec des mouvements rotatifs. Une très ancienne coutume indoue accompagnant la production du feu sacré fait bien ressortir l'analogie avec l'acte sexuel : voilà le bois tournant, le procréateur. Préparez et amenez la souveraine. Nous voulons faire tourbillonner le feu. D'après nos vieilles coutumes le feu repose dans les bois comme le fruit bien protégé dans la femme enceinte. Chaque jour de nouveau les hommes offrant des sacrifices chantent les louanges de . Faites entrer dans celle qui est étendue, vous qui en connaissez l'art. Aussitôt elle conçoit; elle a enfanté celui qui l'a fécondé avec sa pointe rouge luisant dans sa trajectoire. Le feu est né dans le bois précieux.

Bien que mon exposé puisse paraître très incomplet, il montre néanmoins une certaine ^{vraisemblance} ~~essence~~ de mon hypothèse. L'exécution de ces occupations majeures provoquerait chez l'homme primitif, grâce aux investissements sexuels, une excitation, ou au moins une tension psychique qui s'exprimerait par des sons, de même que l'excitation sexuelle primitive aurait provoqué des . Ceci représenterait le moyen de communiquer à d'autres personnes la représentation de travail par la reproduction des sons qui l'accompagnaient régulièrement, donc la création d'un mot pour désigner ce travail.

En admettant que la découverte de la première méthode de travail ait résulté dans un groupement de sons aptes à donner le nom à ce travail, comment expliquer que ce qui n'est pas du même groupement de travail servira à l'invention d'une nouvelle méthode de travail mais qu'une nouvelle racine de langue sera créée pour chaque découverte nouvelle. Car si la tension sexuelle par exemple en labourant, se décharge sous la forme d'un certain groupement de sons, il est difficile de comprendre pourquoi cette tension, provoquerait un autre groupement de sons sous l'influence d'une autre méthode de travail.

La solution de ce problème ne me semble pas trop difficile à résoudre. Simultanément à l'invention du premier outil, un mot fut créé qui fut simultanément investi de façon à garder la double signification de coïre et d'accomplir un certain travail. Mais ce mot fut appris par la nouvelle génération longtemps avant le réveil de ses pulsions sexuelles. La signification sexuelle du mot s'effa-

çait, elle prenait plutôt un sens figuratif. La situation se présente d'une façon tout à fait différente pour l'inventeur d'une nouvelle méthode de travail. J'ai des raisons, j'y reviendrai plus tard, pour penser que l'invention d'une nouvelle méthode ne pouvait se faire autrement que sous l'influence d'une tension sexuelle. Il s'agit ici littéralement de l'attrait du nouveau. En accomplissant sa nouvelle méthode de travail qu'il venait d'inventer, l'auteur était en état de tension qui l'incitait à émettre des cris semblables à des interjections.

Il me semble évident que si ce cri là représentait un autre groupement de sons que celui que ses ancêtres avaient inventé de cette façon l'homme créait lentement une série de mots pour désigner des affinités primitives. Tout les distingue des autres par leur valeur acoustique; mais elles sont toutes égales parce qu'ils avaient gardé leur valeur particulière, la double signification de coïre.

Le rapport étroit entre l'invention du langage et celle de l'outil me semble plus convaincante que celle qui se base sur la terreur ou l'étonnement pour provoquer la première parole. A son niveau mental, seule la répétition extrêmement fréquente, pour ainsi dire infinie, lui permit de fixer dans sa mémoire et de reproduire les premiers cris. Cette condition requise plus haut, est remplie en déduisant l'origine de la parole des sons acoustiques qui accompagnaient le travail. Les chants qui accompagnent encore aujourd'hui les travaux en commun me semblent avoir encore

un rapport direct avec l'investissement primitif de plaisir de tout travail.

Je ne crois pas me tromper en réduisant l'origine des racines du langage aux travaux exécutés par un groupe. Ceci expliquerait la consolidation et la survie de ces pratiques, puisqu'elles auraient été apprises par tout un groupe d'hommes à la fois.

Quelques lecteurs doutent sans doute de l'exactitude de notre supposition que l'invention de nouvelles méthodes de travail ne se produisait que sous la pression d'une tension sexuelle. Il me semble difficile à admettre qu'il y a là un pur hasard que presque toutes les méthodes de travail sont sexuellement investies, et qu'elles rendent possible, provoquent même une comparaison avec l'activité sexuelle.

Ceci ne peut s'expliquer que par le fait que les phantasmes sexuels de l'homme ont déjà participé de façon déterminante à la création de cette méthode. A partir du moment où l'homme n'avait plus de périodes de rut comme les animaux, il lui arrivait souvent de ne pas avoir une femelle à sa disposition. Il était donc obligé de chercher un autre moyen de décharge pour déployer ses forces. Il préférait naturellement une activité ayant une ressemblance quelconque avec l'acte sexuel, pouvant lui servir de remplacement.

Le lecteur s'est aperçu que j'ai abordé un sujet bien discuté. Récemment Sigmund Freud et ses élèves ont insisté sur le rapport étroit des conquêtes de la civilisation et de telles pulsions sexuelles insatisfaites. Il nous suffit ici de constater que les pulsions sexuelles jouent un rôle très important dans la vie spiri-

tuelle des hommes, et d'autant plus que nous nous rapprochons de l'origine de la civilisation humaine. Par conséquent il faut attribuer sa place à ces pulsions aussi dans le domaine concernant l'origine du langage.

La plupart des lecteurs refusent probablement de croire à cette monstruosité qu'au moins la majorité des sons n'auraient signifié à l'origine qu'une seule et même chose, l'acte sexuel. D'une part nous sommes trop pris dans nos règles modernes de bienséance pour prononcer sans aucune gêne des mots sexuellement investis, et d'autre part il nous semble invraisemblable qu'un seul concept aurait pu se différencier en ce nombre infini de significations dont une langue moderne dispose. L'une et l'autre des objections peuvent être assez facilement surmontées."

Je saute maintenant un paragraphe où il développe le développement du langage à partir de ces racines pour arriver aux phrases et à la différenciation des catégories, des mots, des substantifs etc. parce que j'ai l'impression qu'il n'y a pas beaucoup de rapport avec les antécédents. J'en arrive à la deuxième partie de son travail, où il y a beaucoup d'étymologie.

"Ma théorie sur l'origine du langage a l'avantage d'être mise à l'épreuve de façon pratique. En affirmant à l'encontre de nos sentiments modernes que toutes les significations d'une langue dérivent de la signification principale coïte, je suis obligé de prouver que les mots désignant les choses sexuelles ont réellement eu une ~~grande~~ grande capacité de développement concernant leur signification. De la richesse du déplacement de signification, histori-

quement démontrable, concernant ces mots, dépendra le bien fondé de mon hypothèse. En prenant quelques exemples de mots sexuels je vais examiner leur force d'expansion. Je suis obligé de me limiter au domaine des langues germaniques. Mais si ma pensée est exacte cela se trouvera dans n'importe quelle langue. Dans mes exemples il s'agit parfois de mots appartenant à un dialecte moderne puisque ces mots particuliers manquent souvent dans la langue écrite. Je ne me cache pas que ce procédé représente une source d'erreurs, mais j'espère que le résultat principal ne sera pas influencé par les erreurs de ce genre.

Je commence avec le mot Geaille. Ce mot apparaît dans l'ancien mot allemand dans la signification de et en même temps de coïre. Le développement ultérieur de la signification se fait à partir de la signification coïre; relativement tôt dans les premiers stades de bas allemand moderne, ce mot prend la signification de vexare, maltraiter.

Un autre auteur ancien a certainement raison en disant que la signification générale de maltraiter vient de la signification plus spéciale de maltraiter en violant. La signification maltraiter, de gheare, est donc prouvée à une période assez ancienne. L'expression à l'origine probablement très forte de que le diable te batte, perdait son sens propre grâce à son emploi extrêmement fréquent, et par le détour de tourmenter, importuner s'ensuivait la signification plus faible d'agacer qui s'emploie encore aujourd'hui dans un dialecte suisse.

Agacer devient taquiner, puis tromper. Une autre ligne de développement part également de maltraiter - jeter violemment par terre, casser. Jeter par la transformation de l'usage transitif à l'usage intransitif devient tomber. Des mots plus grossiers comme qui veut dire laisse moi en paix, prennent la signification de gayen qui devient s'éclipser, se tailler. Ce qui explique que gayer devient une expression assez grossière pour courir et marcher.

Enfin il y a une autre signification, se vanter, faire l'important, qui provient probablement d'agacer avec des paroles, taquiner. Le participe passé du verbe subit aussi un développement indépendant de signification; en Suisse signifie mal, contrarié, mal élevé, grognon.

En ajoutant que des composés de gayen prennent encore d'autres chemins, par exemple qui veut dire renverser, disloquer, ou kamengaye qui veut dire lutter, ou qui veut dire échouer à un examen.

Il faut admettre que la richesse du développement des significations ne laisse rien à souhaiter. Cet exemple ne représente pas un phénomène. Au contraire, on peut dire que tous les verbes signifiant coïre tendent à élargir leur signification de façon analogue. Dans le mot Irlandais nous trouvons une correspondance presque parfaite. Brouiller, plus ancien brouillen dérivé de brouit qui veut dire fiancée, ne signifie pas primitivement la fiancée, mais une jeune femme, comme l'anglais bright, ou en suédois brut, bruden, ou brouiden signifie dont prendre femme une jeune fille,

donc coïre.

De façon analogue, comme pour graen, se développent des significations suivantes : agacer, soucier, battre, frapper, jeter, tomber, se sauver, marcher."

Il donne ensuite un exemple très joli d'un vieux poème néerlandais qui date de 1640 où il y a encore un tas d'autres significations mais je ne connais pas assez le néerlandais pour le traduire.

"Il y a un troisième verbe avec un développement identique dans le mot cerden, en dialecte cerda, qui veut dire . Nous avons les mêmes significations agacer, pousser, jeter, tomber, se sauver, apercevoir de quelque chose. Ainsi en Irlande nous trouvons cerda, carda, polir nettoyer, repasser. Aussi des substantifs désignant le sexe féminin se trouvent très souvent à côté des verbes signifiant coïre ou fouetter. Par exemple le verbe coïre en vespalien s'appelle kitchen, ou kouetchen. Nous avons à côté des substantifs.

Il faut encore examiner de près le développement de la signification de quelques mots désignant la vulve. Mon exemple principal est le mot germanique fout. Il signifie partout, ou le sexe ou les fesses. Le substantif fout à un développement assez restreint de sa signification. Il a pris le sens de femme dans des régions très étendues, quelquefois sans aucun sens péjoratif, mais le plus souvent il est devenu un gros mot comme dans le suédois foud qui veut dire prostituée, un homme efféminé et lâche.

Un autre élargissement de la signification se présente dans

lo sens de trou, fente, par exemple en alsacien veut dire blessure d'un arbre. En suédois veut dire la fente entre les deux pantalons pour attacher les bretelles. En néerlandais foot veut dire esprit, force vitale.

Nous ne nous étonnons pas de trouver en souabe, fouat, rire de quelqu'un, en westphalien, fouten, tromper. Futelen en alsacien se tromper. En suédois, fouten veut dire travailler. En frison fouden, bacler, en alsacien foudehen travailler superficiellement. Il y a aussi des adjectifs dériver de fout qui sont très répandus par exemple fouti qui veut dire paresseux. En allemand il y a vorge-foutel qui veut dire vulve, et à côté de la signification nous trouvons gueule, bouche en Allemagne du sud. A l'origine c'est une injure qui s'est beaucoup affaiblie de nos jours. vorge est utilisé de façon générale comme injure ou dans la signification de fille facile. C'est utilisé aussi dans le sens de villosité. L'analogie avec fout s'étend aussi aux dérivés verbals, par exemple en Suisse fudeselen, s'emporter, se comporter de façon licencieuse; en alsacien, Fudeselen, se tailler.

Je vous fais grâce de plus d'exemples, mais ce qui est intéressant, c'est que dans les langues germaniques le déploiement de signification des mots signifiant coïre et vulve prend des formes très diverses. Cela se présente sous forme d'une sorte de schéma. Vous voyez ici vulve qui devient femme, animal de sexe féminin, puis poil pub/ien, villosité; une personne déguisée et souvent portant un masque. Puis d'autre part d'autres parties du corps, la bouche, le sein de la mère, le derrière, d'autre part sac, panier, un

peuquent et encore putisserie.

Et nous voyons justement ce même schéma apparaître dans une catégorie récente de mots. Et en même temps pour le verbe cofre, d'abord maltraiter, battre, agacer, taquiner, tromper, jeter et tomber; puis s'éclipser, se tailler, courir et marcher; cela devient encore mal travailler, avec mal couper, émoussé, et avoir des mouvements incertains, mal parler, enfin bégayer. Dans une autre série, cela donne se procréer, croître, avoir lieu et se passer.

Comme conséquence de son schéma, il nous dit : nous avons vu que ce sont des sons qui ont accompagné le travail. Si une racine présente entièrement ou en partie ce système de significations, il faut considérer les significations sexuelles comme point de départ, ou au moins comme point de bifurcation pendant le développement. Le nombre des mots ayant passé une fois par la signification sexuelle est tellement grand qu'une étymologue est obligé de garder ce point de vue constamment à l'esprit, et d'autant plus qu'il considère des époques linguistiques plus anciennes.

Le cri de déduction, dit-il encore, représente la manifestation la plus ancienne du langage. La naissance des racines désignant les différentes activités s'explique par l'investissement sexuel des différentes méthodes de travail. Il nous faut nécessairement admettre une période des racines où elles ont surtout un caractère verbal. L'hypothèse que toutes les racines étaient primitivement en rapport avec les concepts sexuels est rendue probable par le fait que le rôle important de ces concepts pour le développement des significations peut être démontré au point de vue de l'histoire de la langue germanique.

Manque-t-il la conclusion de Lucas ?

3- La barrière du
Bien

([13] [19])

16-3-60- 3-
Le meurtre du père
et l'interdit de la jouissance